



Ce vieux rêve qui bouge

de Alain Guiraudie

Fiche technique

France - 2001 - 50mn -
Couleur

Réalisation et scénario :

Alain Guiraudie

Image :

Emmanuel Soyer

Montage :

Golonda Ramos

Lilie Lê-Liêu

Son :

Dana Farzenhpour

Interprètes :

Pierre-Louis Calixte

(Jacques)

Jean-Marie Combelles

(Donand)

Jean Ségani

(Louis)

Yves Dinse

(Marc)

Serge Ribes

(Hubert)



Résumé

Il embauche ou il débauche, ce garçon qui fait le pied de grue à l'entrée de l'usine ? Ni l'un ni l'autre, il démonte. Mais, bien monté, il en remontrera aux locaux partagés entre désir et nonchalance, révolte et soumission. Qu'est-ce donc que cette machinerie-là ? Un drôle de film, une drôle d'histoire...

Critique

Ce vieux rêve qui bouge est une cérémonie des adieux qui s'ouvre sur une drôle de cérémonie du bonjour. Au petit matin d'un été caniculaire, un grand escogriffe aux joues creuses attend son heure, à l'entrée d'une usine bientôt désaffectée. Jeune intérimaire, il a rendez-vous avec le contremaître pour réparer une étrange machine aux allures d'orgue de récupération. Il est en avance. Un ouvrier apparaît dans la lumière mordorée, lâche un "bonjour !" furtif mais revigorant. Un deuxième suit, sans ouvrir le bec. Deux autres arrivent à leur tour, marmonnent un vague "salut". Puis deux autres encore, qui lui adressent un signe de tête. Quatre marques extérieures de civilité anonyme, jouées comme dans un film de Jacques Tati, qui suffisent à révéler le souci majeur de tous les personnages de ce film court et dense : la reconnaissance.

Errant d'un hangar-cathédrale à un autre, chargés de tuyaux bizarroïdes qui leur don-

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

nent l'air de diplodocus dépressifs, ces hommes-là ont d'abord soif d'être reconnus comme humains. A force de rayonner sans but sur le même terrain de chasse (magnifique toundra pelée digne des films de Tarkovski), ils ont fini par oublier le b.a.-ba de la communication. Tous s'expriment avec la même intonation, quel que soit le contenu de leurs paroles. Désespérément avides d'un regard ou d'une attention, ils vont jusqu'à se méprendre sur les gestes de leurs pairs. Que le jeune réparateur lève les doigts pour se gratter le nez ou pour bidouiller un piston de sa machine : à chaque fois, ses collègues croient qu'il esquisse une poignée de main et tendent la leur pour lui répondre...

Ce n'est qu'autour d'une gnôle, d'une bière ou d'un Duralux plein de piquette qu'on arrive à se parler. A dire la solitude dans les champs de ferraille où "les hommes travaillent de moins en moins ensemble". A dire l'absurdité du travail assidu quand l'usine va mettre la clef sous la porte dans huit jours. A dire que dans ces huit jours, tout espoir de lutte finale s'éteindra dans la nuit honteuse du chômage éternel.

Et surtout à dire son désir pour l'autre. Car **Ce vieux rêve qui bouge** n'est pas qu'une divagation mélancolique sur la mouise sociale en Aveyron. C'est aussi la chronique émouvante d'une passion réciproque mais impossible. Le jeune rafistoleur de machine est amoureux de son contremaître. Pas pour sa supériorité sociale, qui n'existe pas : à la fin de la semaine, le petit chef connaîtra comme les autres les affres de l'inactivité définitive. Mais simplement pour sa condition déchirante d'homme bâillonné depuis toujours par les interdits. Caché derrière sa blouse de Nylon et ses lunettes fumées, le contremaître ne s'est jamais rien autorisé, ni la révolte ni le désir. C'est une bombe à retardement au bord de l'implosion. Alain Guiraudie sonde les tréfonds de cette attirance éperdue avec une rare finesse. Il filme les deux hommes comme deux loups

efflanqués qui se cherchent et se fuient, hantés par un même fantôme : le renoncement. Le duo rappelle alors celui de la pièce de théâtre *Dans la solitude des champs de coton*, de Bernard-Marie Koltès, où l'un disait à l'autre, pétri de désir inavouable : "*Car je sais dire non et j'aime dire non, je suis capable de vous éblouir de mes non, de vous faire découvrir toutes les façons qu'il y a de dire non, qui commencent par toutes les façons qu'il y a de dire oui...*"

Marine Landrot
Télérama n° 2707 - 1 décembre 2001

Alain Guiraudie ne prend la place de personne. En trois courts métrages et deux moyens, il n'a fait que prendre toute sa place à lui, celle d'un vrai cinéaste, qui ne piétine les plates-bandes d'aucun de ses pairs et qui n'imité rien. Il ne vient pas au cinéma pour parasiter un paysage déjà très disputé mais pour inventer le sien, le défricher et l'habiter. C'est pourquoi la place de Guiraudie, objectivement modeste et économiquement dérisoire, est déjà si importante : parce qu'elle trace, avec une détermination impressionnante, un espace moral et esthétique neuf et profond.

Le grand souci de Guiraudie, c'est l'homme. Plus l'homme est déclassé, menacé, marginalisé, oublié, déchu, plus il intéresse Guiraudie. Dans son précédent film, **Du soleil pour les gueux**, le cinéaste occupait un plateau calcaire et désertique du sud de la France pour y organiser une course du Tendre, une scénographie initiatique et presque aberrante dont les personnages étaient, chacun à sa manière, un laissé-pour-compte de la société des images.

(...)
Derrière le beau titre, il ne faut pas chercher d'explication autre que poétique : les simples mots «rêve qui

bouge» font se mouvoir des échos qui nous sont communs à tous, et qui concernent nos utopies imputrescibles d'un monde meilleur, nos attachements éperdus au bonheur, nos espoirs inguérissables d'un collectif humain qui nous améliore et nous grandisse.

Sans qu'il y ait à proprement parler de héros, Jacques est le pivot de **Ce vieux rêve...**, autour duquel va s'articuler une étrange cartographie du désir : celui que Jacques éprouve pour le contremaître et celui qu'un vieil ouvrier éprouve pour Jacques, tous deux voués à l'inassouvissement. Pour intrusive et surprenante qu'elle soit, l'homosexualité n'est cependant jamais envisagée par Alain Guiraudie sous l'optique du «problème». C'est tout au plus une question posée par un homme à un autre. Le sujet du jour n'est pas le sort des pédés en milieu ouvrier, même si, par contraste plus que par volonté, **Ce vieux rêve...** tord le cou aux clichés esthétiques du cinéma qui s'affirme gay. Dans ce film par ailleurs très pudique, une seule scène de main dans la braguette suffit à Guiraudie pour éclairer sur la qualité de son regard à lui : il n'est peut-être pas très branché ni particulièrement séducteur, mais il est terriblement vrai et juste.

Souvent, Guiraudie affecte d'insister sur son propre décor désaffecté : la carcasse de l'usine, qui ressemble à une toile peinte cramée dont il ne resterait que les cadres. Ce quasi-tableau industriel et répétitif est un excellent miroir du film lui-même, qui consiste en un très bel alliage de mélancolie et de vitalité. La friche guiraudienne n'est pas le no man's land postindustriel et désolé d'un Sharunas Bartas, ni le théâtre amer d'un héroïsme ouvrier dont il célébrerait le deuil. A la limite, question clarté lumineuse et sèche, air limpide ou lumières métalliques, c'est plutôt aux usines et entrepôts fantômes du **Pola X** de Carax que le paysage en plans de **Ce vieux rêve...** ferait songer.

Mais ce que filme Guiraudie, ce n'est

pas tant la nostalgie (camarade) que les termes d'une désarticulation sociale, la qualité d'un désossement général, comme l'enregistrement d'un cycle économique et historique saisi dans une étape provisoire : ce moment où tout retourne à la poussière mais où, de la poussière, rien de tangible n'est encore revenu. Restent donc les hommes, dont Guiraudie a le goût infini. Y compris le nu humain, carcasses mâles qu'il filme à l'heure de la douche, toutes anatomies et libidos mêlées, dans la plus parfaite discrétion. Mais aussi l'aliénation des hommes, la force écrasante de leurs habitudes, leur soumission au travail et à ses valeurs, dont le cinéaste semble sévèrement douter : l'usine, ce n'est pas la vie.

Dans la cervelle du jeune homme, cet ange venu exterminer une sorte de machine mentale qui occupera longuement l'écran de toute son abstraction brechtienne, que se passe-t-il exactement ? On n'en saura pas grand-chose. Comme on ne tirera pas facilement de conjectures sur le projet souterrain de Guiraudie, qui compte avec raison sur son secret pour nous attacher. Du soleil pour les gays ? Une prolo pride ? Une greffe queer sur un constat bourdieusien ? Une mise en abyme du minoritaire dans la minorité ? Un peu de tout cela, mais aussi quelque chose de la beauté d'une fleur sur le béton, d'une médaille d'or sous la cendre.

Olivier Séguret
Libération 29 Novembre 2001

(...) Ce n'est pas seulement la machine qu'on démonte, mais toute la boîte, fermée sans retour. Lumière de crépuscule doré et fin d'un monde prolétaire, le soleil se couche sans que les lendemains aient chanté ? Qu'à cela ne tienne, on entendra, hilarante et troublante *Villanelle : Quand viendra la saison nouvelle*, en la majeur, et d'Hector Berlioz, s'il vous plaît. Quant au reste, on en apprendra davantage à la douche, où l'on se croise en toute innocence - tu parles ! Parce qu'en fait de machine déconstruite, ce farceur de réalisateur bricole à la clé de 12 la mise en question de deux grands appareils narratifs.

Il y a l'histoire ouvrière, son passé, ses mythes, ses postures, jusqu'au présent dépressif, celui du recul du secteur secondaire sous nos latitudes. Mais les types sont plutôt joyeux, fort occupés à s'engueuler sur l'affectation de leur prime de licenciement, tout en sirotant dans une cour transformée en champ de parasols du plus bel effet graphique. Et il y a l'histoire d'amour entre hommes, ses rituels, son inquiétude, son balancement entre norme et transgression. Mais il est inusité que ces jeux-là soient montrés dans le monde de l'usine, surtout sans y être aussitôt en butte à la haine et au mépris que le peuple est supposé professer à l'encontre des "pédés". Guiraudie ne dit pas le contraire non plus, il passe au travers de sa caméra de danseur et avec ce regard plus attentif aux détails qu'aux généralités, aux humains réels qu'aux clichés.

Non qu'il s'agisse ici de réalisme, évidemment. **Ce vieux rêve qui bouge** est un conte, mais un conte qui ne s'en laisse conter par aucune forme de "correction" politique, sexuelle, sociale ni d'ailleurs cinématographique. Cet objet filmique très identifié (rien n'est laissé au hasard de ce ballet de corps, de mots et de postures qui met en branle - littéralement à l'occasion - toutes les idées reçues) ne ressemble pourtant à rien de connu.

Les humains de tous âges y ont bon

poids de chair et d'esprit, d'humour et de mystère, par des voies inattendues et qui semblent simples dès que le cinéaste les a trouvées. Ce récit abracadabrant devient proche, émouvant, comique, et d'une beauté de plus en plus irrésistible, à mesure que le récit dénoue ses composants pour leur proposer avec légèreté d'autres agencements possibles, d'autres rimes et d'autres raisons - de s'aimer, de travailler (ou pas), de faire du cinéma aussi.

Ainsi ce Guiraudie-là, qui n'a toujours pas tourné un long métrage, a-t-il déjà une œuvre derrière lui : cinq titres depuis **Les héros sont immortels** (1990) et **Tout droit jusqu'au matin** (1994). Entre l'attente et la quête, il s'y dessinait déjà la ligne de force qui éclôt si allégrement ici : l'invention d'un cinéma de l'utopie, prise au sérieux comme hypothèse critique de tous les systèmes clos de perception du monde et de conception de la mise en scène. Tout cela est théorique ? Mais oui ! Simplement, cette théorie s'incarne dans des voix, des regards, des lenteurs et des vivacités de gestes, des lumières rasantes sur des perspectives architecturales saturées de mélancolie.

Tout un vocabulaire plastique, chorégraphique, littéraire et musical donne forme à cette interrogation véritablement radicale, qui remet en question les ordres du discours sans jamais se laisser piéger par l'esprit de sérieux. Les tuyauteries techniques, sociales, physiques, langagières sont coudées de manière inédite, détournées vers un élan vital, un instant de détente, une bonne question. Le chef plombier a un grain de folie, de génie.

Jean-Michel Frodon
Le Monde Interactif - 28 Novembre 2001

Entretien avec le réalisateur

(...) *Comment ce dernier film a-t-il été produit ?*

J'étais régisseur sur **Les filles de mon pays**, d'Yves Caumon, produit par Jean-Philippe Labadie et Nathalie Eybard, de Paulo Films. Je leur ai montré **Du soleil** encore inachevé, ils ont été d'accord pour produire le prochain. Celui-ci a coûté 450 000 francs [68 600 euros. Le coût moyen d'un film français est de 22 millions de francs, soit 3,35 millions d'euros].

*Comment écrivez-vous le scénario de **Ce vieux rêve qui bouge** ?*

Je n'écris pas en pensant à des acteurs, mais à des lieux. Même si ce ne sont pas forcément ceux où je tournerai ensuite. Il se trouve qu'à nouveau l'usine où nous avons pu filmer est à côté de chez moi, mais je n'en fais pas un principe. Je préfère travailler près de là où j'habite, mais je ne suis pas un cinéaste régionaliste. Le jour où le décor dont j'ai besoin sera en Bretagne, j'irai filmer là-bas. Mais ce n'est sans doute pas par hasard si c'est dans mon coin que je trouve les lieux qui me plaisent.

Ce film était-il écrit de manière aussi contraignante que le précédent ?

Non, il est né d'une autre approche. Ma question à l'origine était : comment filmer le désir ? J'ai essayé d'inventer les bonnes distances. Il fallait laisser beaucoup de place au spectateur, que le scénario et le découpage n'imposent ni n'expliquent rien. Le choix des acteurs a fait bouger le projet : par exemple, demander à Jean-Marie Colombelles de jouer le contremaître amène à rapprocher ce personnage des ouvriers. Ensuite, la mise en scène travaille contre le scénario, en évitant d'illustrer. Les lieux réels apportent leurs propres contraintes ou des suggestions. Enfin, Philippe Ramos a collaboré au montage.

C'est un cinéphile beaucoup plus érudit que moi, nous avons énormément discuté, des scènes ont disparu, d'autres ont changé de place.

Aviez-vous défini à l'avance une "grammaire visuelle" pour la réalisation ?

Oui. Je tenais au format carré [format 1.33, où le rapport hauteur/largeur est le plus faible. Ce format des origines du cinéma est toujours chéri par certains des plus grands stylistes]. Et je voulais que le film soit en plans larges, j'ai pratiquement tout tourné avec le même objectif, le 35 mm, qui ouvre l'angle de vision, donne de l'air autour des personnages. Cette largeur fait partie de mes réponses à la question sur comment filmer le désir. Ce qui ne m'a pas empêché d'avoir peur le jour de tourner la scène où ils se tripotent. Mais je trouve qu'il faut savoir filmer cela, et au moment où je le fais, je suis sûr de ma distance. Au moment de tourner, il n'y a pas 36 options pour faire le plan qu'on veut. Le plus souvent, il n'y en a qu'une.

Vous avez réalisé jusqu'à présent des films courts et très bon marché par rapport aux normes du cinéma de fiction destiné aux salles. Avez-vous l'intention de poursuivre dans cette voie ?

Ah mais non ! Je prépare un film de 2 heures, qui doit coûter dans les 15 millions de francs [2,3 millions d'euros], avec 43 personnages, 40 décors, des séquences oniriques, des poursuites en voiture, ce sera un grand road movie d'aventures...

Propos recueillis par
Jean-Michel Frodon

Le Monde Ineractif - 27 Novembre 2001

Filmographie

Les héros sont immortels	1990
Tout droit jusqu'au matin	1994
La Force des choses	
Du soleil pour les gueux	
Ce vieux rêve qui bouge	2001

Documents disponibles au France

Positif n°490
Cahiers du Cinéma n°561
Repérages n°19 et 20
Fiches du cinéma n°1630
Revue de presse